



HAL
open science

La sublimation Jean-Luc Nancy

Fethi Benslama

► **To cite this version:**

| Fethi Benslama. La sublimation Jean-Luc Nancy. Lignes, 2022, 68, pp.107-116. hal-04132206

HAL Id: hal-04132206

<https://hal.science/hal-04132206>

Submitted on 30 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

lignes
mai 2022

lignes

JEAN-LUC NANCY

Jean-Christophe Bailly Jacob Rogozinski Avital Ronell
Juan Manuel Garrido Alexander Garcia Düttmann
Danielle Cohen-Levinas Boyan Manchev Marc Nichanian
Georges Didi-Huberman Mathilde Girard Frédéric Neyrat
Jérôme Lèbre Jean-Philippe Milet Rosaria Caldarone
Fethi Benslama André Hirt Martin Crowley
Aïcha Liviana Messina Philippe Beck Sandrine Israël-Jost
Pierre-Damien Huyghe Emmanuel Laugier Divya Dwivedi
Philippe Blanchon Yves Dupeux Alain Jugnon Marc Crépon
David Amar Aliocha Wald Lasowski François-David Sebbah
Hervé Couchot Michaël Ferrier Federico Nicolao
Susanna Lindberg Federico Ferrari Jean-Luc Nancy
Orietta Ombrosi Philippe Blanchon



La sublimation Jean-Luc Nancy Fethi Benslama

En 2006, j'ai consacré une séance de mon séminaire sur l'identité ¹ à *L'Intrus* de Jean-Luc Nancy. J'en reprends les propos ici avec quelques économies et des corrections de forme. *L'Intrus* est un texte exceptionnel qui témoigne du combat corps à corps de son auteur avec l'identité, l'une des inventions les plus néfastes de la modernité occidentale à travers un glissement inouï, à partir du XVIII^e siècle, de la logique à la philosophie politique, en passant par la police, finissant aujourd'hui dans la domination terrifiante de la technique. La traduction du mot « identité » dans toutes les langues et la diffusion du discours identitaire sur toute la planète en tant qu'il se veut gardien du plus précieux de l'être des individus et des groupes, ont provoqué des ravages sans nom, qui continueront pendant longtemps encore. Si l'on considère que les textes font l'humanité, *L'Intrus* en est un, rendant lisible ce qui se trame entre sang et sens chez le sujet dans le monde actuel. Il est à mettre en rapport avec les résonances multiples qu'a prises dans l'œuvre de Jean-Luc Nancy, l'aphorisme énigmatique de la fin de la vie de Freud : « *Psyché est étendue, n'en sait rien* ² ». Dans le jeu des interpellations réciproques entre philosophie et psychanalyse au cours de la dernière moitié du XX^e siècle et le début de celui-ci – auxquelles ont participé tant d'auteurs, dont ses amis

1. Séminaire de master recherche 2005-2006, à l'UFR Sciences humaines Cliniques de l'université Paris-7, devenue UFR d'études psychanalytiques, en 2011.

2. Jean-Luc Nancy écrit dans *Corpus* (p. 22) : « *Le mot le plus fascinant, et peut-être (je le dis sans forcer) le plus décisif de Freud est dans cette note posthume : "Psyché ist ausgedhnt : weiss nichts davon."* "La psyché est étendue, n'en sait rien." C'est-à-dire que la "psyché" est corps, et que c'est précisément ce qui lui échappe, et dont (peut-on penser) l'échappée ou l'échappement la constitue en tant que "psyché", et dans la dimension d'un ne-pas-(pouvoir/vouloir)-se-savoir. »

Philippe Lacoue-Labarthe et Jacques Derrida – *L'Intrus* (publié en 2000) met en œuvre une convergence éthique et esthétique que je propose d'appeler *la sublimation Jean-Luc Nancy* ; en voici la lecture.

★

Je voudrais passer aujourd'hui à une deuxième dimension du tourment mondial de l'identité, celui qui affecte le sujet, en commençant par la lecture d'un texte sublime, je crois sans précédent : *L'Intrus* de Jean-Luc Nancy (Galilée, 2000). On verra plus loin que je n'utilise pas le mot « sublime » seulement au sens de l'admiration, mais quant au fond de l'opération à l'œuvre dans ce texte.

Évidemment, le tourment identitaire du sujet contemporain n'est pas sans rapport avec celui dont j'ai traité dans la première partie du séminaire, concernant le délitement des modes d'agrégation des groupes humains, les protestations et les délires de préjugés identitaires qui les accompagnent. D'une manière générale, leur aspiration est la réappropriation du propre dont ils se sentent spoliés, et la restauration de la pureté originare de leur communauté corrompue par *des aliens*, ce qui conduit aux discours préconisant des formes de ségrégation anciennes et nouvelles. Je vous ai indiqué alors dans la bibliographie, le livre de Jean-Luc Nancy : *La Communauté désœuvrée* (Christian Bourgois, 1983) qui constitue une puissante réflexion philosophique et littéraire sur la venue à échéance de la référence à la communauté en Occident. Une partie importante des travaux philosophiques de Jean-Luc Nancy est consacrée à ce qui arrive au « commun » dans le monde contemporain, notamment avec l'épuisement de l'utopie communiste, avant la fin de l'URSS.

Vous vous rappelez que, dans l'analyse des tourments de l'identité collective, j'avais choisi le terme « *alien* », mot anglais, de l'ancien latin « *alienus* », qui désigne « l'étranger », justement pour mettre à distance la familiarité avec le mot « étranger » et

élargir la focale sur les phénomènes qui affolent la représentation de l'intégrité du groupe ; phénomènes qui ne sont pas seulement de l'ordre de l'immigration. Les *aliens* peuvent être des objets, des machines, des idées, de nouvelles pratiques, des discours considérés comme hétérogènes. Ils provoquent l'hostilité parce qu'ils modifient les liens, altèrent les supposés « naturels » ou autochtones, opèrent des transferts de propriété au su ou à l'insu des membres du groupe, lequel groupe se trouve après coup remanié dans la représentation de lui-même, de son être en commun. J'avais alors abordé l'hypothèse de Jacques Lacan, selon laquelle le nouveau malaise qui atteint la civilisation contemporaine serait une conséquence du remaniement des groupements sociaux par la science, leur universalisation, notamment par la conception biologique de la reproduction de la vie. C'est ce qui l'a amené à prédire en 1971, le retour du racisme en tant que demande de « re-ségrégation », à une époque où nous étions loin de penser ce retour possible, étant donné que l'optimisme de ces années nous plaçait dans l'horizon de la fin du racisme.

L'intérêt de *L'Intrus* de Jean-Luc Nancy est d'exposer, je dirai à vif, une expérience existentielle du remaniement du sujet par la science, lorsque la technique médicale, en corrélation avec d'autres évolutions comparables dans la culture, procède à des expropriations et des réappropriations des corps, à leurs imbrications et délocalisations, touchant ce qu'on entend habituellement par identité individuelle, entité vivante, corps propre, rapport à la mortalité.

Avant d'aller vers le texte, je m'arrêterai d'abord sur le terme « intrus ». Un coup d'œil sur le lexique et le réseau signifiant connexe : selon *Le Robert historique*, il désigne couramment quelqu'un qui s'introduit quelque part sans être invité, ni désiré. Dans les usages de la langue du *Littré*, il est associé à l'étranger, à l'usurpateur, à l'importun, à l'imposteur et au parasite ; bref, celui dont la présence illégitime dérange la compagnie. Il est clair que *l'intrus* appartient au registre de l'*alien*, en tant qu'il

force le passage des frontières du propre et perturbe l'entre-soi ou l'entre-nous. C'est l'ennemi du cercle de l'identité.

Venons-en au texte : *L'Intrus* est un témoignage sur ce qui est arrivé à son auteur, qu'il indique dès les premières pages ainsi : « J'ai donc reçu le cœur d'un autre, il y a bientôt une dizaine d'années. » L'objet de ce témoignage est l'expérience de cette réception, dès qu'elle s'annonce nécessaire, jusqu'à ses effets les plus aigus, à la fois sur le plan médical, dont la survenue d'un cancer dû à l'administration d'un produit abaissant l'immunité (la ciclosporine), et sur le plan de la perception de soi, disons de la transformation qu'elle a induit chez le sujet Jean-Luc Nancy. Il s'agit donc d'une épreuve endurée avec tout ce que cela suppose de souffrance qui réduit de longs moments de la vie à un présent lancinant, et en même temps le vertige de la jouissance lié à la survie, donnée grâce à une technique médicale devenue relativement courante. Qui dit jouissance dit excès, vacillement, absence à soi-même, évanouissement du sens et de la valeur de l'existence, provoqué par le surcroît de vie.

Ce texte, pas très long, une quarantaine de pages, a beaucoup circulé, a été traduit et lu au-delà du cercle des lecteurs habituels du philosophe, un film en porte le titre, celui de Claire Denis, sur lequel je reviendrai. On peut dire qu'il a touché par sa parole et par son style, parce qu'il nous rend sensibles à une condition universelle de ce que nous appelons « corps-psyché », condition dont nous sommes loin de mesurer encore les transformations par le savoir biomédical et technique, qui affectent les limites du sujet, les frontières entre la vie et la mort, son être au monde, et probablement le rapport à l'espèce humaine.

J'ai utilisé le terme « témoignage », mais il ne faut pas l'entendre comme l'attestation d'une vérité, il s'agit d'un écrit mêlé, auto-analytique, poétique et philosophique, qui creuse un vide sous le sens et la vérité, à travers un inquiétant envahissement de l'étrange à même le familier. Le témoin ne prétend pas à une présence et à une conscience pleine de ce qui lui arrive, celle de la maîtrise de l'*ego cogito* et ne trouve pas une certitude

ergo sum où il se relocalise abstraitement. *L'Intrus* est un texte où psyché erre dans un corps exposé, trépané et trituré jusqu'à l'amenuisement et qui restera béant, même quand l'ouverture a été refermée. Le moi n'est plus situé, n'a plus le sentiment d'habiter un corps propre, il est dispersé entre deux cœurs : le cœur qui a fait défection et que l'on a jeté et le cœur de l'autre que l'on a greffé, lequel est menacé sans cesse de rejet. Il ne peut plus avoir l'illusion d'être dans sa demeure, ni avec l'évidence d'un « ceci est mon corps ». Je ne sais si Jean-Luc Nancy avait commencé à tourner autour de l'aphorisme énigmatique de la fin de la vie de Freud : « *Psyché est étendue, n'en sait rien* », avant cette expérience. En tout cas personne ne l'a prise au sérieux autant que lui, n'a mieux médité le non-savoir de psyché dans son corps entre vie et mort. Son livre *Corpus* (Métailié, 1992) est paru après la greffe, mais aucune expérience n'aurait produit *L'Intrus*, si les conditions de possibilité de la recevoir n'étaient déjà là chez Jean-Luc Nancy. Je ne pourrai aller plus loin à propos de ces conditions, sinon en indiquant d'un mot l'une d'entre elles : le christianisme en déconstruction.

Dès l'annonce de la déféction du cœur, avant même la proposition et la décision de la greffe, commence l'étrangement du sujet à son corps. Soudain, voici qu'un organe qui a donné peu de signes de sa maladie, organe « *aussi absent jusqu'ici que la plante de mes pieds dans la marche* » dit l'auteur, vient à se révéler menaçant de rompre l'amitié silencieuse entre soi et soi : « *Si mon cœur me lâchait, jusqu'où était-il le "mien", et "mon propre" organe ?* », écrit-il. Le dévoilement sidérant du diagnostic révèle en somme une trahison, une partie de son corps est passée dans le camp ennemi, sans que le sujet ne s'en aperçoive. Le pacte de la banalité refoulante de l'organe en bonne santé est subitement rompu. C'est l'implosion viscérale de l'*alien* :

Mon cœur devenait mon étranger : justement étranger parce qu'il était dedans. L'étrangeté ne devait venir du dehors que pour avoir d'abord surgi du dedans.

Tel est, me semble-t-il, l'énoncé princeps à partir duquel nous pouvons saisir la portée du mot « intrus » : ce n'est pas simplement celui qui s'introduit de l'extérieur par effraction, mais ce qui de l'intérieur est prêt à se révéler *l'étranger déjà là*. « *Mon étranger* » dit-il, dans cette expression coexistent les opposés : le propre et le non-propre, le dedans et le dehors, le mien et le sien, le familier qui est simultanément étranger, à travers un mouvement qui fait vaciller les frontières du sujet aux lisières de la vie et de la mort. L'annonce déclenche une divergence ou une désidentification avec lui-même :

Un doux glissement me séparait de moi-même [...] Quelque chose se détachait de moi, ou cette chose surgissait en moi, là où il n'y avait rien.

Qu'est-ce donc *cette chose* qui se détache ou surgit du moi ? Tous les termes de cette épreuve nous conduisent vers ce qu'en psychanalyse nous appelons depuis Freud « le complexe du *Nebenmensch* », formulé dans *L'Esquisse d'une psychologie scientifique* (*Entwurf*, 1895)¹, traduit par « le complexe du prochain ». *Nebenmensch* est constitutif de *Das Ding*, la chose, en tant qu'elle est la perception archaïque par le moi d'un extérieur au corps qui est en même temps à l'intérieur, d'autrui à la fois dedans et dehors, d'un soi-même simultanément étranger. On pourrait reprendre ici la représentation de la bande de Möbius dont l'endroit continue son envers. Je vous renvoie à l'élaboration que Jacques Lacan a donnée de *Das Ding* dans le plus important de ses séminaires, à mon sens : *L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960)². La chose dans la genèse du moi est à la frontière entre un dedans et un premier dehors qui résulte de son rejet du dedans selon Freud, alors que pour Lacan l'intérieur est un pli de l'extériorité, d'où la notion d'extimité. À maints égards, *L'Intrus* de Jean-Luc Nancy est l'évocation de ce mouvement intime-extime entre deux cœurs : le cœur intime qui était

silencieusement sien et qui par sa défection devient l'étranger à « extruder » et le cœur de l'autre anonyme lointain qui va être « intrusé » ; entre le cœur « déjeté » et le cœur « injecté », mais qui menace d'être rejeté, ce lexique de mots entre guillemets est bien celui de Jean-Luc Nancy se vivant comme une chose dans le ressac entre « déjection et rejection ». Et voici encore comment il exprime le mouvement paradoxal du plus proche et de plus lointain : « *D'un même mouvement, le "je" le plus absolument propre s'éloigne à une distance infinie (où passe-t-il ? en quel point fuyant d'où préférer encore que ceci serait mon corps) et s'enfonce dans une intimité plus profonde que toute intériorité [...]* *Quel étrange moi !* » dira simplement Jean-Luc Nancy.

L'hypothèse de cette lecture est donc que *l'intrus* est le nom que Jean-Luc Nancy donne à ce qui éveille la mémoire de « *Das Ding* » et se confond avec elle. La greffe du cœur, dès son annonce, le conduit à la rencontre avec cet étranger interne-externe, un réel du corps-psyché devant lequel il s'exclame :

Quel vide ouvert soudain dans la poitrine ou dans l'âme – c'est la même chose – [...]

Un *vide ouvert soudain* ! Voici que devant cette boucherie médicale d'un cœur que l'on arrache et jette pour le remplacer par le cœur d'un mort que l'on implante, le sujet opéré se perçoit troué corps et âme. Quelle est donc l'alchimie par laquelle l'objet sanglant devient ainsi un être évidé ? C'est précisément cette opération pour laquelle Jacques Lacan a proposé la définition majeure de *la sublimation* : « *élever un objet à la dignité de la chose* » dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, où il reprend à nouveaux frais la théorie de Freud. L'une des conditions de cette élévation passe par le vide de l'objet. *L'Intrus* est l'écriture de cette même opération dont l'auteur est à la fois l'objet et le sujet, finissant au bord d'un vide de lui-même. C'est ce qu'on pourrait appeler *la sublimation Jean-Luc Nancy*. Il en résulte la défaite de l'identité en tant que son principe

1. S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, p. 313 sq.

2. J. Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 157 sq.

stipule que A est A, puisque l'intrus n'est plus l'ennemi qui vient s'introduire dans l'entre, troubler ou aliéner le même, il est retourné à la fin du texte en ces termes :

L'intrus n'est pas un autre que moi-même et l'homme lui-même. Pas un autre que le même qui n'en finit pas de s'altérer, à la fois aiguisé et épuisé, dénudé et suréquipé, intrus dans le monde aussi bien qu'en soi-même, inquiétante poussée de l'étrange, conatus d'une infinité croissante.

L'évocation du « conatus » de Spinoza ici est une insistance sur la chose, si on se rappelle la définition qu'il en donne dans *L'Éthique* : « *Chaque chose, autant qu'il [le conatus] est en elle, s'efforce de persévérer dans son être.* » Mais le conatus n'est pas le maintien de la mêmeté de la chose, si l'on suit Jean-Luc Nancy, bien au contraire, ce serait l'altération infinie qui serait la condition de sa persévérance dans l'être. En ce point réside la raison de la dignité de la chose, en tant que son altération continue la rend insaisissable, inidentifiable, imprésentable, ce qui renvoie à sa représentation sans fin. Il ne s'agit pas donc de la dignité au sens kantien qui dépend de la notion de personne, dont le principe est que son traitement ne doit jamais être comme un moyen, mais comme une fin. Cette dignité dite « humaine » passe par l'identité de la personne, sa valeur opératoire sur les plans juridique et politique est essentielle et incontestable. En revanche, la dignité de la chose n'est pas anthropomorphique, et il est crucial que ce ne soit pas la seule dignité dont on se prévaut, rabattant de la sorte l'image de l'homme sur tout ce qui existe. Est-il nécessaire de s'attarder sur les méfaits de cette projection identitaire de l'Homme ?

Précisément, la sublimation Jean-Luc Nancy a consisté à aller au-delà de l'image narcissique de soi survivant. Il ne reçoit pas la greffe comme un bienfait absolu. Il interroge la décision de la faire, prise d'abord par les médecins, et notamment le choix de le greffer lui et pas un autre : « *Comment décide-t-on*, écrit-il,

et qui décide, lorsqu'un greffon disponible convient pour plus d'un greffé potentiel ? On sait que la demande excède l'offre... D'emblée, ma survie est inscrite dans un processus complexe tissé d'étrangers et d'étrangetés. » Ce qui se profile derrière cette interrogation est bien sûr, non pas la légalité ou la légitimité, mais le sens de cet acte. Certes, Jean-Luc Nancy « consent », comme on dit aujourd'hui, à la greffe, mais le consentement de la personne n'est pas l'assentiment du sujet qui pose des questions redoutables :

Sur quoi faut-il qu'il y ait un accord de tous dans la décision finale ? Sur une survie qu'on ne peut considérer du strict point de vue d'une pure nécessité : où irait-on la prendre ? Qu'est ce qui obligerait à me faire survivre ? Cette question ouvre sur un grand nombre d'autres : pourquoi moi ? pourquoi survivre en général ? que signifie survivre ? est-ce d'ailleurs un terme approprié ? en quoi une durée de vie est-elle un bien ?

Où irait-on la prendre [la vie] ? Le discours sur le don n'efface pas chez le sujet les effets de l'usurpation prométhéenne de la technique médicale comme vol de vie. Le film de Claire Denis, qui porte le titre de *L'Intrus*, pratiquement sans récit, ne retient, au milieu d'un défilement incessant et chaotique de passages de frontières, que le point effroyable où c'est un père qui reçoit le cœur du fils qu'il recherche à travers toute la planète. Le renversement du sens de la transmission de la vie dans la filiation, n'est qu'un cas parmi une transgression générale mettant en prise sang et sens, ou nature et dénaturation. L'homme blanc pourrait avoir reçu le cœur d'une femme noire, appropriation coloniale ou métissage ? Et l'immunoglobine de lapin pour suspendre l'immunité humaine, « *destiné[e] à cet usage antihumain, ainsi qu'il est spécifié sur sa notice* » de quelle espèce suis-je ? Et le temps :

Mon cœur a vingt ans de moins que moi, et le reste de mon corps en a une douzaine (au moins) de plus que moi. Ainsi rajeuni et vieilli à la fois, je n'ai plus d'âge propre et je n'ai plus proprement d'âge.

La défaite de l'identité chez Jean-Luc Nancy n'est une sublimation que pour autant qu'elle n'est pas une montée, mais une descente du vivant exsangue, vers la disgrâce d'un corps-psyché qui a chuté de l'unité idéale identitaire. Désormais, s'il y a une éthique, elle relève de l'assomption de sa disparité :

Je suis la maladie et la médecine, je suis la cellule cancéreuse et l'organe greffé, je suis les agents immunodépresseurs et leurs palliatifs, je suis les bouts de fils de fer qui tiennent mon sternum et je suis ce site d'injection cousu en permanence sous ma clavicule, tout comme j'étais déjà, d'ailleurs, ces vis dans ma hanche et cette plaque dans mon aine. Je deviens comme un androïde de science-fiction, ou bien un mort vivant, comme le dit un jour mon dernier fils.

Cette disgrâce, d'un sujet au bord du vide, a produit par le souffle esthétique d'un texte, une mise en scène de l'anamorphose de l'identité, que son ami Philippe Lacoue-Labarthe lisant la lecture d'Antigone de Jacques Lacan, aurait pu appeler « *esthétique – avec deux h¹*. »

1. P. Lacoue-Labarthe, « De l'éthique : à propos d'Antigone », *Lacan avec les philosophes*, Albin Michel, 1991, p. 31.